

Médecin des yeux, Homme des Lumières

*Hommage à Yves Pouliquen,
concepteur de « Dire, ne pas dire »*

Quand Yves Pouliquen manquait une séance de la commission du Dictionnaire – ce qui était rarissime –, non seulement on s'inquiétait de son absence, mais on se sentait un peu orphelins. Dans nos discussions et controverses, souvent ardentes, il était irremplaçable. Un des derniers, peut-être, de ces grands médecins joignant à la compétence scientifique la culture humaniste, il avait toujours le mot juste quand nous hésitions sur une définition, quand nous nous battions sur un exemple. Nous pataugions, il nous tirait au sec, d'une main ferme et bénigne, sans nous dicter son point de vue, qui s'imposait comme le seul vrai. Il avait sur nous la supériorité que donne la connaissance, précise et détaillée, du corps humain, de son fonctionnement, de ses maladies, de ses souffrances. Il savait que chaque élément de notre pensée est en relation avec une cellule de notre organisme. Nous nous croyons libres, mais c'est le corps qui influe sur l'esprit, c'est le corps qui commande. À chaque atome du cerveau correspond une fonction. Il nous apprit un jour, devant un confrère virtuose en calembours, qu'il y a sous le crâne une corde pour les calembours, comme il y a sur le clavier d'un piano une touche noire pour le *si* bémol. Un homme qui avait été longtemps dans le coma, à la suite d'une anesthésie malencontreuse, s'était réveillé en parlant le grec et le latin, oubliés depuis sa lointaine jeunesse. Il ne se réhabilita que lentement à sa langue maternelle. Pouliquen regorgeait d'anecdotes où il mettait à portée de notre inculture les avancées les plus pointues de la science.

Jean-Jacques Rousseau appelait « matérialisme du sage » ou « morale sensitive » la philosophie selon laquelle, dans notre comportement psychologique et moral, une grande place revient à notre être physique. Pouliquen a écrit, sous le titre *Cabanis, un idéologue, de Mirabeau à Bonaparte*, un éloge de ce représentant du matérialisme au XVIII^e siècle ; et, par maint côté, par sa finesse, par son ironie, par son exquise politesse, par la bonté profonde de celui à qui rien n'était étranger des misères de la condition humaine, par la précision chirurgicale de ses raisonnements, par ses convictions résolument laïques, par son opposition déterminée à toutes les idéologies mystifiantes, par son amour de l'exact et du net, lui-même appartenait au siècle des Lumières. Fils de l'Encyclopédie, il était de la famille des Condillac, des Voltaire, des Condorcet, de ces esprits affranchis de préjugés et de chimères, lignée continuée par Stendhal.

Chaque fois que nous nous égarions dans de hasardeuses spéculations ou tâtonnions à la recherche d'une solution qui nous échappait, il nous ramenait sur le terrain de ce qui est sûr, prouvé, et, du coup, il nous tirait d'embarras. Combien de formulations n'avons-nous adoptées pour le *Dictionnaire de l'Académie française* et pour les exemples de *Dire, ne pas dire* que sur son conseil ? Notre ignorance, il l'éclairait de son savoir, nos flottements, il y mettait bon ordre ; et, soudain, ce que nous ne concevions qu'enveloppé de brumes apparaissait lumineux. Ce n'est pas le hasard qui l'avait amené à choisir la profession d'ophtalmologue où il était devenu si grand : Pouliquen était un œil, qui voyait plus loin et plus distinctement que nous, et qui aidait les nôtres à dissiper le brouillard où nous croyions voir clair. Il nous rendait la vue, comme un regard voilé retrouve intacte son acuité après que l'œil a été opéré de la cataracte.

S'il s'était borné à soigner et à guérir les yeux de la planète entière, il n'aurait pas été cet humaniste complet. Passionné de toutes les branches de la science, biologie, biochimie, géologie, climatologie, cosmologie, physique, astrophysique, il nous apprenait à replacer l'homme dans la longue chaîne du vivant, avec le vocabulaire précis adapté à chacun de ses maillons. Fasciné à l'idée que la Terre est recouverte sur 70 % de sa surface par le gigantesque volume de 1,37 milliard de kilomètres cubes d'eau, il pouvait être aussi le poète de la mer, contemplant « sa longue et brillante lame bleue polissant le sable, le jeu des mouettes criantes et celui des vagues mourant sur la plage », comme il écrit dans *Que sais-je ? Que suis-je ?* livre qui est le résumé de son savoir et de sa pensée. Homme de mots non moins que d'idées, il raconte comment naquit à l'île aux Moines, dans le Morbihan, « sur la charmante et petite plage qui borde le bois d'Amour », sa vocation de médecin, et commencèrent ses études de carabin et sa curiosité des premières molécules capables de se dupliquer. « Aventure fascinante que celle de cette cellule eucaryote qui va quitter son statut d'unicellularité pour tracer, au travers de milliards d'années, les modèles innombrables de la faune et de la flore et faire de nous, de moi, ce spectateur émerveillé du décor où il est né. »

Breton réfractaire, arrière-petit-fils d'un fusillé au Père-Lachaise à vingt-trois ans dans les ultimes jours de la Commune de Paris, fils d'instituteur, l'histoire était une de ses disciplines préférées et, parmi les époques de l'histoire, celle de la Révolution, qui crut sonner le glas des superstitions et des privilèges. Il a écrit un essai sur Félix Vicq d'Azyr, fondateur de l'anatomie comparée et médecin de Marie-Antoinette. Son dernier livre a été *Les Immortels et la Révolution*, analyse minutieusement documentée des rapports mouvementés de l'Académie française et du nouveau pouvoir.

Président de la Fondation Singer-Polignac, il avait ranimé une institution tombée en léthargie sous la direction précédente. Il accueillait en résidence dans le splendide hôtel de l'avenue Georges-Mandel de jeunes musiciens, et organisait dans le salon 1900 décoré de voluptueuses nymphes nues

par José Maria Sert des concerts où affluait tout ce que Paris compte de mélomanes. Philippe Jaroussky, ayant transcrit pour sa voix de contre-ténor les « chansons populaires espagnoles » qu'autrefois La Argentinita avait enregistrées accompagnée au piano par Federico García Lorca, les chanta devant l'assistance médusée. Ami de Pierre Boulez qu'il avait soigné, Pouliquen projeta, lors de la soirée consécutive à la mort du compositeur, un film documentaire où ce qui nous paraissait obscur dans l'auteur du *Marteau sans maître* nous apparut limpide.

Que de soirées mémorables ! Juste avant que le concert ne commence, quand tout le monde était assis, les Pouliquen faisaient leur entrée et prenaient place dans les deux fauteuils disposés au centre du premier rang. Ce n'était pas une pose, mais l'affirmation tranquille d'une légitime autorité. Sur l'estrade, les talents confirmés côtoyaient les débutants, et tous fraternisaient dans le bonheur d'une passion partagée, pianistes, violonistes, quatuors, chanteurs. Dans la salle, le public « chic », en cravate, aux premiers rangs, précédait les camarades des instrumentistes, relax, tassés derrière, et applaudissant plus fort. Ce n'étaient pas ceux-ci qui se précipitaient les premiers sur le riche buffet, mais les bourgeois du XVI^e arrondissement, et Pouliquen le malicieux avait fait installer des caméras pour repérer les resquilleurs indéliçats et les supprimer de la liste des invités.

Le souvenir le plus précieux que je garde de lui date peut-être de ce jour où il me reçut à l'étage de la Fondation Singer-Polignac. Honoré d'une décoration, mais répugnant à me la faire remettre lors d'une cérémonie au milieu d'un grand nombre d'invités, je lui avais demandé s'il pouvait se charger de cette remise, en minuscule comité. Il me donna rendez-vous avenue Mandel, où il m'attendait avec son épouse, l'adorable Jacqueline, dans un des boudoirs de l'appartement de fonction. Contrairement à son prédécesseur, qui occupait cet appartement mais laissait en déshérence les magnifiques salons du rez-de-chaussée, il n'habitait pas ici et n'en rouvrait les pièces, confinées dans un luxe démodé, que pour une circonstance exceptionnelle et privée. C'est ainsi que, après la brève formule d'usage, il m'épingla la décoration, arrosée d'un champagne dont il avait apporté la bouteille. Nous n'étions que trois, lui, sa femme et moi. Nous avons bavardé, ils avaient vu une exposition, je revenais de voyage. Propos dénués de tout cérémonial et détachés, pour ainsi dire, de l'actualité qui nous réunissait. Ce trait dépeint l'homme : comprenant l'idiosyncrasie de chacun, habitué aux plus hautes relations, à l'aise avec les stars qu'il sauvait du glaucome, de la kératite, de la cécité, mais heureux de retrouver un ami dans l'intimité d'une rencontre familière.

Adeptes des Lumières, sans jamais élever la voix ni se croire supérieur aux autres, intellectuel plein de gaieté, penseur ayant gardé intacte sa faculté d'émerveillement devant la vie, sa prodigieuse aventure, son évolution, ses ramifications infinies, « esprit neuf et peau salée » par le bain froid de l'océan, cerveau revigoré par le « baptême païen » dont il allait périodiquement se rafraîchir sur la plage de La Baule, blagueur et volontiers caustique mais sans médire ni se gausser de personne,

brillant cavalier enivré de l'« odeur animale », à qui un de ses patients, Paul Morand, avait légué son matériel d'équitation, attentif aux nouveaux problèmes de société, inquiet mais non pourfendeur de la notion de *genre*, Yves Pouliquen était un être de nuances, de délicatesses, de noblesse, doué d'une curiosité universelle et, qualité encore plus rare, de cette fidélité humble et muette qui est le don le plus précieux qu'un homme puisse faire à son prochain.

Dominique Fernandez